



Suspensions... (Tableaux et dessins d'Andrée Marchand)

Anne Élane Cliche

Volume 28, numéro 1, 2000

Variations sur l'origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030581ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030581ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (imprimé)

1708-2307 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cliche, A. (2000). Suspensions... (Tableaux et dessins d'Andrée Marchand). *Protée*, 28(1), 30–36. <https://doi.org/10.7202/030581ar>

...Suspensions...

(Tableaux et dessins d'Andrée Marchand)

Ce ne sont ni des bêtes ni des choses qui pendent dans cette série de tableaux sans titre d'Andrée Marchand ; même si notre œil discerne les fils et crochets descendant du plafond, les cintres apparemment pétris dans la chair des manteaux qui reprennent en la variant la verticalité dure, osseuse et lourde du corps mort. C'est un cri. Cri suspendu, muet et pourtant brutalement ouvert sur une tête qui en est sans doute la dernière expression. Tête-porc, tête-poisson, tête-volaille, tête dure ou molle, étirée par le poids de son sac (*page 32*), inversée comme celle de l'enfant-crâne qui va naître (*page 34*), cette puissance du cri a oublié sa consistance sonore parce qu'elle procède, dirait-on, à rebours : rentrant dans la bouche ouverte comme une échancrure au milieu du tableau. Ce cri ne s'entend pas ; il nous regarde.

Au commencement était le cri. Béant comme une veste ouverte sur une cravate en langue, bordé par des lèvres en train de devenir viande puis carcasses dépecées, recousues sur fond de quotidien ou de nuit. D'où vient la peinture ? Du chaos, de l'immonde. Son origine est là, dans cette matière-limite entre la charogne et la lettre, entre la volaille évidée et le vêtement désert dont le corps absent aurait laissé sa masse, son poids, parfois toute une main (*page 35*) oubliée là, rouge au bout d'une manche taillée dans l'os. « De tous les arts, écrit Deleuze, la peinture est sans doute le seul qui intègre nécessairement sa propre catastrophe »¹. Le peintre doit donc traverser ce désert, embrasser cette horreur première avec la bouche qu'il ouvre pour la dire.

Dans les tableaux d'Andrée Marchand, il y a des journaux qui collent à la peau des choses, viennent obturer à l'occasion un trou trop grand, irregardable, et dont les petits mots encore lisibles récitent l'ordinaire tohu-bohu. Des phrases surgissent et s'aplatissent contre les murs, dans les fentes des manteaux. Ce sont des restes de monde retournés à leurs balbutiements.

Ces manteaux ont-ils été laissés derrière ceux qui les portaient, comme des vestiges de leur passage, des témoins ? Ou sont-ils des matrices ? Vulves déchirées ; origine du monde cent fois refaite, repeinte, de plus en plus explicite, de plus en plus criante.

J'aime ce tableau rouge où la suspension de l'oiseau s'écarte et laisse voir une tête de cochon. Au mur, à droite, des franges de journaux sont déjà des cravates. Dans le cercle à la craie qui enferme la tête de porc, le visible se donne comme une leçon écrite au tableau. La main du peintre a tracé là la géométrie têtue du motif, comme on entoure une équation. Le cri est souligné, pour mémoire. Dans sa ressemblance animale, il indique non pas l'origine mais son *plan* : trace de la catastrophe, qui ne peut pas la dire ni la faire entendre, seulement l'indiquer dans la marge des corps en suspens.

Anne Élane Cliche

1. G. Deleuze, *Francis Bacon, Logique de la sensation*, Paris, La Différence, 1984, p.67.



Sans titre, 56 x 76cm, 1991.



Sans titre, papier-collage, 56 x 76cm, 1991.



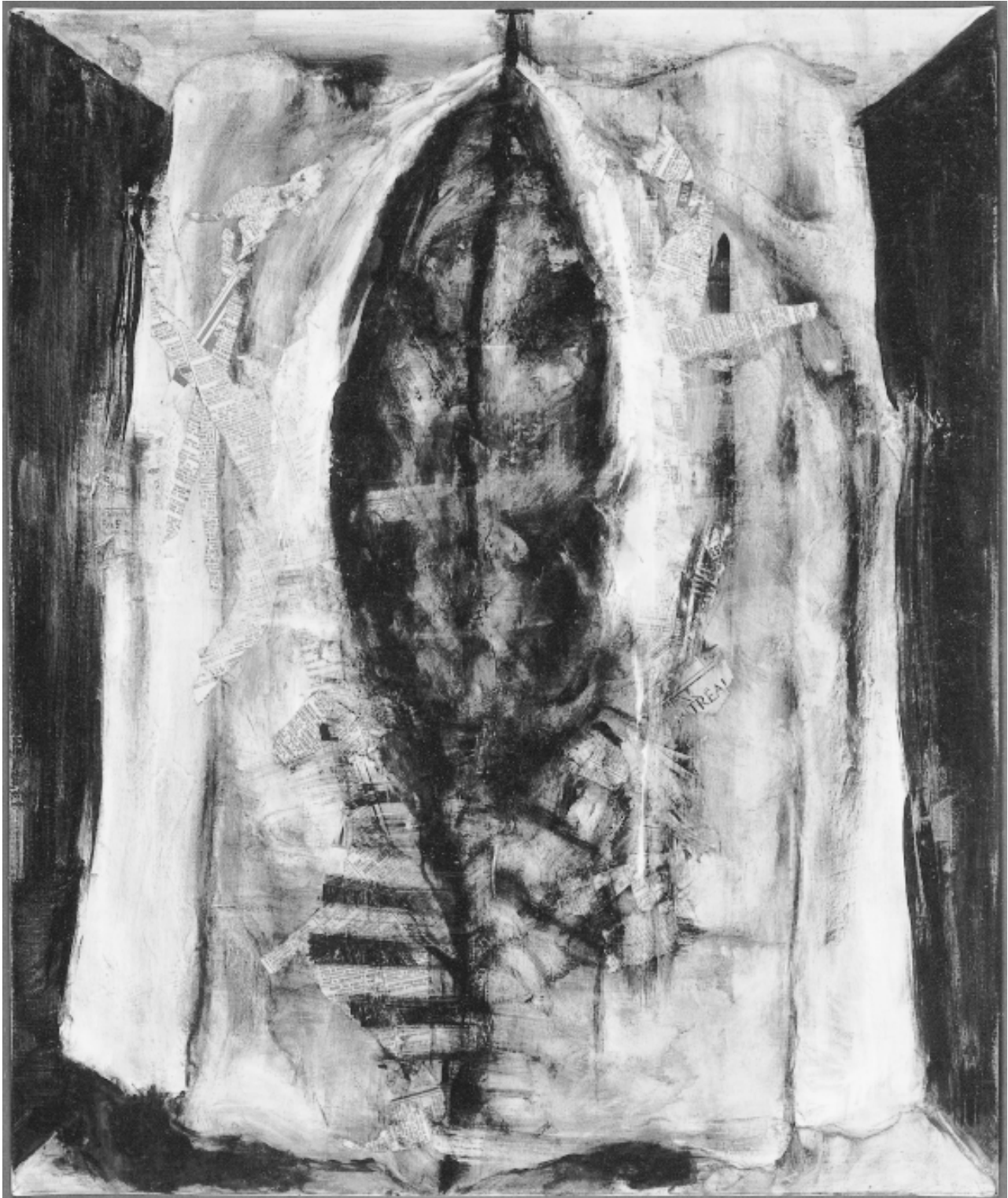
Sans titre, dessin, 56 x 76cm, 1991.



Sans titre, 76 x 91cm, 1991.



Sans titre, 76 x 91cm, 1991.



Sans titre, 51 x 61cm, 1991.